

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE XIII

Comment on pénètre dans la San-ho-hoeï — (Suite)

Heureusement, j'avais sur moi, — et ce fut ce qui me décida à tout braver encore, — un gage béni de la protection suprême qui m'était nécessaire : je veux parler de cette petite médaille indulgenciée de Saint-Benoît, que le bon abbé Laugier m'avait remise au moment de mon départ et qui ne m'avait jamais quitté. Dès le début, je l'avais cousue secrètement à l'intérieur de mon cordon du rite de Memphis ; et cette précaution ne fut pas inutile, puisqu'à Calcutta, lors de l'épreuve imprévue des serpents, on m'obligea à me dépouiller de tous mes vêtements et à ne garder sur moi que mes insignes maçonniques ; pour moi, j'ai la conviction intime que c'est surtout à cette sainte et précieuse médaille que je dois d'être sorti indemne de cette première dangereuse affaire. Une fois constitué Hiérarque, c'est dans mon cordon palladique, toujours intérieurement, à la pointe, que j'avais cousu ma médaille de Saint-Benoît. Elle me donna donc encore confiance, et je pris la résolution d'assister à une tenue de la San-ho-hoeï, quoi qu'il pût m'arriver.

Chinois et opium sont, on le sait, deux mots qui consonnent volontiers l'un avec l'autre ; dès qu'on prononce l'un, l'autre vient tout naturellement à l'esprit.

Avant de voyager, dans les quelques livres que j'avais eu l'occasion de lire sur la Chine et ses mœurs et coutumes, l'habitude de fumer l'opium était une de celles qui m'avaient le plus frappé. Ce n'était pas pourtant le fait de cette étrangeté qui avait impressionné mon esprit ; car cette étrangeté n'est en réalité qu'apparente. Ceux qui s'extasiaient à ce propos sont, en somme, de bons nigauds.

C'est pourquoi, lors de mon premier voyage à bord du Courrier de Chine, dès que j'eus mis le pied sur le sol de la concession française de Shang-Hai, vis-à-vis de laquelle mouille le bâtiment, j'avais visité une fumerie d'opium.

Dans la rue même du consulat, à deux pas et sous l'œil paternel de l'autorité française, au-dessous du pavillon national qui couvre la marchandise, on abrutit les Chinois avec l'opium. Il se passe là une comédie, comme en Cochinchine : le gouvernement français crie à haute voix contre les Anglais qui cultivent l'opium et le vendent, et en sous-main il concède ce trafic à des Français et en encaisse les excellents revenus. Je n'avais donc pas eu de peine à me faire indiquer une "opium-shop" ou fumerie d'opium, tolérée, ce qui veut dire autorisée et payante.

Pour dire toute la vérité, je dois ajouter que je ne récidivai

point, à aucun autre de mes voyages suivants, sauf à celui dont je fais le récit ; mais, cette fois, j'avais un but sérieux, que j'ai fait connaître. En outre, je ne me rendis pas dans une fumerie installée en territoire français ; j'allai à la ville chinoise, je m'enfonçai en plein cœur de Tong-Ka Dou. Bien entendu, j'avais laissé à bord tout ce qui aurait pu me rendre suspect aux frères "fouilleurs", et, par contre, j'avais glissé dans mes poches mes insignes et mon diplôme palladiques.

Il faisait un temps superbe. Dans la San-ho-hoeï, les séances ont lieu aussi bien de jour que de nuit. Mon parasol à la main, je marchais, un peu au hasard, me demandant si j'aurais la "chance" d'être aperçu et compris par quelque frère luciférien et si aussi ma tentative coïnciderait avec une tenue diurne de quelqu'un des temples secrets.

Pas bien loin du lac légendaire dont j'ai parlé, je remarquai un vieux Chinois qui déambulait d'un pas lent, portant son parasol plié sous le bras, la tête en bas. Je savais ce que cela voulait dire. Je réglai mon pas sur celui du bonhomme, et, sans faire semblant de rien, je le suivis. Justement, il ne tarda pas à entrer dans une fumerie d'opium. J'y entrai aussitôt. Le vieux magot ne venait pas pour fumer, mais pour une affaire quelconque. Il me regarda, d'abord, parce que ma présence lui parut insolite en ce lieu ; il remarqua que je tenais mon parasol plié dans la même position qu'il tenait le sien ; mais pas un muscle de sa face jaune ne tressaillit ; seulement, il ne me perdit pas des yeux, jusqu'à ce que j'eusse choisi ma place dans la fumerie.

C'était pour moi une première satisfaction ; j'étais maintenant à peu près certain que je n'allais pas m'enivrer d'opium en pure perte.

Imaginez-vous un grand hall, plutôt long que large. De chaque côté, dans le sens de la longueur, court un plancheyement disposé en lit de camp, sur lequel sont étalées, à peu de distance les uns des autres, séparées seulement par l'intervalle de l'épaisseur de deux corps d'hommes, des nattes de bambou tressées, qui elles-mêmes ont les dimensions d'une descente de lit.

Sur chacune de ces nattes, un homme, un fumeur d'opium, est étendu. Dans l'intervalle, sont disposés les accessoires de l'opération, savoir : une lampe à esprit-de-vin ; un petit pot contenant de l'extract gommeux d'opium, dans lequel une longue épingle est piquée ; une bouillotte à thé, dans son revêtement de bambou doublé de soie molletonnée ; la pipe à opium ; enfin, sur une soucoupe, des pépins de citrouille, de melon et de pastèque, légèrement torréfiés.

Voici comment le fumeur procède :

Il choisit une des nattes restées libres et s'y étend tout de son long, sur un des côtés du corps, une jambe étendue, l'autre fléchie. Il allume la lampe à esprit-de-vin, et à cette flamme il fait légèrement chauffer l'épingle longue ; lorsqu'elle est chaude au degré voulu, il la plonge dans le petit pot d'extract gommeux d'opium et la retire chargée, à son extrémité, d'une petite quantité de matière qui s'y entoule en forme de goutte ou de perle.

Il saisit alors la pipe. Celle-ci se compose d'un tuyau court et épais, comme une petite flûte, à laquelle elle ressemble absolument. A l'union du tiers inférieur avec les deux tiers supérieurs, est un trou recouvert d'une plaque de métal, ronde, de la largeur et de l'épaisseur très exactement d'une pièce de cinq francs en argent, trouée également au centre d'une petite élévation en forme de capsule qui en tient le milieu. C'est sur cette petite capsule et autour d'elle que le fumeur dépose successivement les perles d'opium qu'il



QUADRILLE MAÇONNIQUE, EXÉCUTÉ PAR DES INITIÉS DE L'ORDRE DES DRUIDES à la fête d'inauguration du nouveau temple de la Grande Loge aux trois Globes, à Berlin (décembre 1888).